Du goût littéraire

al-Jumhuriya, 3 avril 1957

Je me demandais, il y a quinze jours, à propos du goût littéraire que les Égyptiens ont connu durant la première moitié de ce siècle : est-il voué à survivre, ou à disparaître ?

Cette question n'était pas sans réponse : tout indique qu'il se dirige vers une transformation grave, plus proche de la disparition que de la survie — mais l'optimisme invite tout de même à l'espoir… L'Égypte ne manque pas encore tout à fait de cette minorité qui privilégie ce même goût littéraire, qui l'appelle de ses vœux, et souhaiterait le voir se répandre à la fois parmi les lecteurs, les écrivains et les poètes.

Il faut consigner un fait que je ne pense voir personne contester : la poésie égyptienne moderne a bien moins évolué, et progressé bien plus lentement, que la prose. Les hommes ne recourent plus à la poésie pour exprimer ce qui les agite dans les affaires de leur vie quotidienne ; ils n'écrivent pas de poésie pour les journaux, ni ne mettent en vers ce qu'ils veulent consigner lorsqu'ils composent des livres — ils recourent, au contraire, à la prose, en cette époque comme en toute époque, à mesure que la civilisation a progressé pour servir leurs différents desseins. Les poètes continuent de se divertir eux-mêmes, et de divertir leurs lecteurs, avec quelque ode, recueil, ou drame en vers, chaque fois que l'occasion s'y prête, que l'inclination les y pousse, et que leur propre cœur et leur propre nature — dont la part de fécondité et la capacité de réussite et de talent varient grandement — en ressentent l'appel.

C'est pourquoi la poésie contemporaine s'en est tenue aux mêmes normes que nos poètes avaient adoptées au début de ce siècle, s'en écartant à peine. Il y eut certes des tentatives de renouveau poétique — dans les mètres et les rimes, dans les sujets et les styles — mais elles ne dépassèrent jamais véritablement le stade de l'expérimentation et de l'essai. La plupart de ceux qui composent des vers ne les adoptèrent jamais ; la plupart de ceux qui lisent de la poésie ne s'y intéressèrent jamais ; et leurs propres auteurs ne les poursuivirent jamais davantage, ne trouvant aucun encouragement à le faire.

C'est pour cette raison que la poésie égyptienne contemporaine est demeurée, dans l'ensemble, exactement telle que nous l'avons connue au temps de nos poètes les plus distingués, avançant à peine d'un seul pas,

et touchée par une certaine stagnation et une certaine stérilité — car le monde a changé autour d'elle, sans qu'elle parvienne ni à suivre ce changement, ni à y répondre.

La réussite

Et même lorsqu'une véritable réussite est accordée à l'un de nos poètes contemporains, il ajoute rarement quelque chose de véritablement important à ce que nous avons déjà hérité de nos poètes anciens et modernes. La prose, elle, est une tout autre affaire : elle a suivi le rythme de la vie, s'est laissé façonner par toute l'évolution qui l'a atteinte, et façonner aussi par toutes les insuffisances qui l'ont frappée — et il se peut bien qu'elle soit allée trop loin dans sa propre évolution, davantage façonnée par les causes de la faiblesse et du déclin que par celles de la force et de l'épanouissement.

Il faut aussi observer que ceux qui ont développé le goût littéraire durant la première moitié de ce siècle ne vivaient pas, comme beaucoup l'imaginent aujourd'hui, dans des tours d'ivoire, coupés de la vie populaire ordinaire, éloignés en quoi que ce soit des douleurs et des espoirs du peuple, négligeant leur propre capacité et leur propre puissance. Ils vivaient, au contraire, avec le peuple — bien plus, ils vivaient par le peuple et pour le peuple. Ils vivaient pour lui parce qu'ils donnaient voix à son être même, lui dépeignant ses propres espoirs pour qu'il les chérisse et s'efforce de les réaliser, lui ouvrant de nouveaux horizons d'espoir pour qu'il s'y précipite et les poursuive, lui dépeignant ses propres douleurs pour qu'il s'en libère et en dépose le fardeau... La lecture la plus simple de ce qu'ils écrivaient le montre sans aucune ambiguïté. Ce sont eux qui ont dépeint l'indépendance pour le peuple, et l'ont rendue belle en son cœur ; ce sont eux qui ont rendu l'occupation odieuse au peuple, et l'ont soulevé contre les Anglais. Ce sont eux qui ont rendu la tyrannie odieuse au peuple, lui ont donné le goût de la liberté, et l'ont incité à en réclamer sans relâche ; ce sont eux qui ont préparé le peuple à la révolution, et l'ont détourné de la vie misérable qu'il menait, préparant sa conscience à se hâter vers le bien dès qu'on l'y appelait, à se détourner du mal dès qu'on l'en mettait en garde, et à accueillir la réforme dès qu'elle lui était proposée. Et ils résistèrent à la tyrannie, rencontrant, dans cette résistance, toutes les formes de tort et toutes les sortes d'épreuves.

Les gouvernants corrompus

Et ils redressèrent les gouvernants corrompus, s'employant à détourner d'eux le peuple, et à le désabuser à leur égard. Ils firent tout cela, et le peuple accepta ce qu'ils firent, répondant à leur appel chaque fois qu'ils appelaient, et les écoutant chaque fois qu'ils parlaient. La preuve la plus claire en est qu'on les lisait lorsqu'ils écrivaient, et qu'on les écoutait lorsqu'ils prononçaient des discours ou s'exprimaient. Et pour tout ce qu'ils firent, et pour la qualité de ce qu'ils accomplirent, ils préservèrent à la littérature arabe sa splendeur et sa fraîcheur, ranimèrent la langue arabe après qu'une sorte de mort l'eut frappée, établirent l'identité de leur propre patrie parmi les nations modernes, et établirent leur propre identité personnelle parmi les écrivains lus aux quatre coins du monde. Ils écrivirent pour leurs propres concitoyens une littérature pure et élevée, tout comme ils leur écrivirent, dans les diverses branches du savoir, ce qui nourrit leur cœur et leur esprit, affina leur caractère et leur goût, et leur fit aimer la vérité, le bien et la beauté.

L'éducation

Ils méritaient d'accomplir bien davantage qu'ils n'accomplirent, et d'offrir à la jeunesse bien davantage qu'ils ne purent lui offrir, si seulement les circonstances leur avaient été favorables, et si l'enseignement public avait répondu à leurs propres efforts. Mais les circonstances ne leur furent pas favorables, et l'enseignement public ne répondit pas à leurs efforts. Les lecteurs doivent se rappeler que la liberté politique avait à peine été accordée à l'Égypte et à ses propres enfants qu'elle subit un grave revers, bien avant même d'atteindre sa dixième année. Considérez ces diverses phases que traversa la vie politique égyptienne, emplies de déni, d'injustice, de gaspillage, de spoliation des droits et de confiscation des opinions. Considérez ces cabinets qui s'accommodèrent mal de la liberté, s'acharnèrent contre les hommes libres, s'employèrent à corrompre les consciences, déchaînèrent la cruauté sur les écrivains, les orateurs et les professeurs d'université, établirent en Égypte un gouvernement fondé sur la force brutale, envoyèrent certains écrivains en prison, et privèrent d'autres de leurs propres moyens de subsistance. Tout ce mal constitua un obstacle grave sur le chemin de la littérature égyptienne moderne, tout au long du second quart de ce siècle. Ce qui est remarquable, c'est que les écrivains de cette époque surent surmonter ces circonstances, et se frayer un chemin à travers les difficultés dressées devant eux. Leurs propres plumes se virent privées de liberté dans les journaux ; ils se tournèrent alors vers les livres, qu'ils composaient, jouissant, dans leur composition,

d'une liberté totale — car les ministres et leurs propres agents ne lisaient jamais de livres, et n'avaient aucun temps à leur consacrer ! Et ainsi, ces jours sombres devinrent, paradoxalement, des jours féconds pour une composition et une création littéraires véritablement élevées. Certains écrivains eurent recours au symbole dans certains textes qu'ils écrivaient pour les journaux, et dans certains livres qu'ils composaient, déjouant ainsi la politique elle-même, et disant aux tyrans exactement ce qu'ils voulaient leur dire. Il y a aussi cette loi martiale qui s'est maintenue, sans interruption, depuis la déclaration de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à aujourd'hui, levée, durant ces longues années, seulement par de brefs intervalles ; et les innombrables événements survenus, qui détournèrent, ou faillirent détourner, les hommes, à diverses reprises, de tout loisir pour écrire ou pour lire. Et si vous ajoutez à tout cela que l'enseignement public n'a jamais répondu aux besoins de la renaissance littéraire, ses propres circonstances exigeant qu'il ne progresse qu'avec une extrême lenteur, ses propres circonstances exigeant aussi que ceux qui en géraient les affaires tiennent un compte, quel qu'il soit, des conservateurs excessifs, des rigides excessifs, et de ceux qui s'opposaient à tout développement ou tout renouveau — alors il n'est guère étonnant que la langue arabe, et ses propres sciences et littératures, aient continué d'être enseignées aux élèves dans les écoles publiques, tout au long de ce siècle, exactement comme on les enseignait aux élèves depuis plus de mille ans.

Les élèves

Les élèves continuèrent d'écouter les leçons de leurs professeurs sans jamais vraiment les saisir ni les savourer, sans que leur propre cœur ne s'y attache, ni que leur propre esprit ne les assimile ; ils se voyaient eux-mêmes purement et simplement astreints à ces leçons, considéraient s'y consacrer comme un fardeau, et s'y appliquer comme une peine — puis quittaient l'école incapables de bien maîtriser leur propre langue lorsqu'ils parlaient, ou d'exprimer correctement leur propre pensée lorsqu'ils écrivaient, n'ayant jamais appris les moyens véritables et élégants d'une expression correcte, que ce soit à l'écrit ou à l'oral. Après tout cela, est-il donc étonnant que les jeunes se montrent incapables de lire une littérature élevée, ou d'en développer un goût véritable, sans même parler de tenter d'en composer, ou d'y prendre part eux-mêmes ?

La presse

Pendant ce temps, la presse a connu, de son côté, une transformation considérable, se détournant, ou presque, de la littérature, après l'avoir jadis aimée, en avoir été éprise, avoir rivalisé pour la publier, et avoir encouragé les écrivains à se disputer sur ses propres problèmes... Elle s'est détournée de la littérature pour se tourner vers les nouvelles, la publicité, et de brefs propos légers, ne demandant ni réflexion, ni goût véritable, ni aucun effort d'aucune sorte pour être lus et compris. Et les choses ne s'arrêtèrent pas là : les journaux s'éprirent de photographies, et les hebdomadaires se multiplièrent, écrits pour les gens dans la langue même qu'ils parlent, leur offrant toujours plus d'incitations à les lire, et toujours plus d'appâts pour les rechercher et rivaliser à les acheter. Ajoutez à cela les séductions du cinéma, et le grand flot de paroles vides que la radio déverse dans les oreilles des gens, heure après heure du jour, et bien des heures de la nuit aussi, et vous ne nierez pas ce qui est apparu dans le goût littéraire — des symptômes d'un changement penchant vers la faiblesse et la dissolution, car il a préféré le facile au difficile, préféré toute lecture qui aide simplement à passer le temps, et s'est détourné de la lecture qui exige un véritable effort de réflexion et de pensée, qui requiert patience et lenteur, et ne s'accommode ni de la vitesse ni de la hâte. Des journaux quotidiens sérieux se sont entièrement détournés de la littérature, préférant ce qui est le plus facile à écrire, pour être lu dans le temps le plus court et avec le moindre effort... et des hebdomadaires se lèvent avec le soleil, chaque jour, devant leurs lecteurs, leur parlant la langue de la rue, leur publiant des photographies aguicheuses, et les divertissant de plaisanteries n'ayant aucun rapport avec la beauté que le goût véritable chérirait. Il n'est donc pas étonnant, après tout cela, que les jeunes préfèrent ce qui leur est proche à ce qui leur est lointain, ni étonnant que chaque lecteur se croie capable d'écrire ces mêmes mots faciles et familiers qu'il lit matin et soir, en allant et en revenant.

La jeunesse

Et voici que tous les jeunes sont écrivains ; quiconque parvient à faire courir une plume sur le papier se considère lui-même comme un véritable auteur. Si les journaux publient ce qu'il écrit, il devient l'homme de lettres dont le nom se répand aux quatre coins du monde, lu par des milliers innombrables. Si les journaux ne publient pas ce qu'il écrit, il devient l'écrivain obscur et lésé, privé de son dû, sa littérature méconnue — et ce ne sont pas les journaux seuls qui l'ont lésé, mais les lecteurs aussi, puisque son œuvre ne leur a jamais été offerte. Il a tout le droit

d'en vouloir à tout le monde ; l'opprimé a toujours le droit d'en vouloir à ses oppresseurs. Et ceux qui méritent le plus son ressentiment sont précisément ceux que les journaux publient — des écrivains qu'il juge moins talentueux que lui-même, et qui ont pourtant acquis une renommée qu'il estime imméritée. Le ressentiment engendre l'envie, et notre écrivain obscur et lésé devient le rival jaloux de tout écrivain qui parvient à occuper la première page d'un quotidien ou d'un hebdomadaire.

La même langue

Et si les journaux connaissent un tel succès, et si les gens se pressent à ce point pour les lire, qu'est-ce qui empêcherait que l'on compose des livres dans cette même langue où s'écrivent les journaux ? Qu'est-ce qui empêcherait que ces livres soient, eux aussi, diffusés parmi les gens, et publiés selon un calendrier régulier, tout comme le sont journaux et revues ? Qu'est-ce qui empêcherait les gens de les lire avec empressement, avec envie, s'en servant pour passer le temps et supporter les fardeaux de la vie, s'y distrayant des événements qui les affligent et de tout ce qu'ils rencontrent de désagréable ? Et ainsi le goût se vulgarise, la littérature se vulgarise avec lui, et la langue elle-même s'effondre, gagnée par la corruption. Et à quoi bon, alors, tout ce grand effort que continuent de supporter nos écrivains accomplis ? À quoi bon lire ces textes qu'il est pénible à l'écrivain d'écrire, pénible au lecteur de lire, pénible au goût vulgarisé de digérer — quand la vulgarisation du goût, de la littérature, et de la langue elle-même, ne change rien du tout à la vie ? Le soleil continue de se lever et de se coucher ; la nuit et le jour continuent de se succéder ; les événements continuent de s'y dérouler comme ils l'ont toujours fait ; les hommes continuent de connaître le bonheur et le malheur, le chagrin et le désespoir, exactement comme ils y étaient exposés lorsque le goût était raffiné, la littérature élevée, et la langue pure, exempte de toute corruption. Et l'affaire ne s'arrête pas là non plus — elle se complique, peu à peu, car certaines écoles étrangères surgissent et parviennent jusqu'en Égypte, et certains jeunes écrivains y trouvent quelque chose qui convient à leur propre faiblesse en langue, à leur propre insuffisance en littérature, et à leur propre penchant pour la facilité. Ils les adoptent d'abord avec plaisir, s'y attachent ensuite avec ferveur, et finissent par y devenir fanatiquement partisans, voulant qu'elles dominent entièrement la production littéraire, artistique, et la critique elle-même.

Les écoles de pensée

Mais le sujet de ces écoles littéraires étrangères, et l'empressement d'une partie de notre jeunesse à les adopter, s'y accrochant même après que leurs propres fondateurs s'en furent lassés — tout ce sujet serait trop long à traiter ici. Reportons-le donc à la semaine prochaine, si Dieu le veut.